

Tableau d'une exécution

Une expérience scénique renversante ***

Par Catherine Makereel le 9/03/2017

Avec Emmanuel Dekoninck, le théâtre manie le pinceau, les pigments, les aplats, le trompe-l'œil, mais sans une seule goutte de gouache. Cette fresque picturale est dessinée par le jeu d'acteurs épiques et une scénographie puissante.

Voilà bien longtemps que nous n'avions pas eu droit au cérémonial du lever de rideau. Peu de scènes sacrifient encore à ce rituel pourtant si théâtral. Du coup, en voyant s'élever le lourd rideau métallique, ménageant à merveille l'effet de surprise, on s'est douté que ce *Tableau d'une exécution* d'Howard Baker réservait quelques ébahissements visuels. Mais avant d'évoquer la brillante scénographie de Renata Gorka, il faut détailler la trame de la pièce :

Dans la Venise de la Renaissance, le Doge commande une toile monumentale restituant la bataille de Lépante, où les Vénitiens catholiques ont vaincu les Turcs musulmans. Pour réaliser cette fresque à la gloire de la République et de ses combattants, le Doge s'adresse à Galactia, peintre réaliste de renom. Celle-ci accepte mais s'éloigne bien vite de toute glorification de la guerre pour rendre, au contraire, la réalité des corps mutilés, le bruit des cris, la douleur du carnage. Elle entend peindre la chair humaine et trouver un nouveau rouge, fidèle à tout ce sang versé. S'engage alors un bras de fer entre une femme rebelle, sulfureuse, et ses mécènes, le Doge, l'Etat.

Le plus fort, c'est qu'on ne verra jamais le tableau de la bataille. Pourtant, la mise en scène d'Emmanuel Dekoninck nous en restitue chaque élément de la manière la plus vivante qui soit grâce à un décor étonnant. Suspendu au-dessus de la scène, un monumental plan incliné, tantôt miroir du plateau, tantôt toile transparente, trimballe les personnages entre réel et représentation picturale. Jouant avec des projections vidéo et des reflets trompeurs, le dispositif transpose les personnages sur une toile imaginaire. Ainsi, quand Galactia manipule le modèle vivant d'un combattant, son image vient se répercuter sur la composition du tableau, parmi d'autres détails de l'œuvre. Il faut le voir pour le croire : la bataille semble sortir du tableau pour envahir la scène et inversement.

Le va-et-vient est vertigineux, et pavé de trouvailles géniales, notamment quand les corps, en apparence figés sur la toile, s'engagent soudain dans des combats meurtriers. Ou quand, sous une couche de sable, se révèle le bout de tissu ensanglanté du porte-drapeau. D'une intrigue très shakespearienne, aux contours classiques, Emmanuel Dekoninck tire une fresque baroque, terriblement charnelle, libre.

Dans le rôle de Galactia, Véronique Dumont trouve un rôle à sa démesure. Entière, sauvage, elle se bat contre les hommes et leur aveuglement face à l'héroïsme. Elle se bat pour la liberté de la création face aux pressions de la politique. Elle se bat contre elle-même aussi, contre sa brutalité, contre l'amour de son amant, contre son obsession de la vérité. Rusé, Philippe Résimont compose un personnage tout aussi complexe en Doge à la fois intransigeant dans sa loyauté à la Sérénissime et fasciné par le génie artistique de Galactia.

Le reste de la distribution est au diapason, portant avec feu une langue tranchante, dans une épopée aux traits assurés. Réalisée à l'eau-forte plutôt qu'à l'aquarelle, et enflammée à la térébenthine.